

Des petites guéguerres à la Grande guerre

Isabelle L'Italien-Savard

Number 136, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55532ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

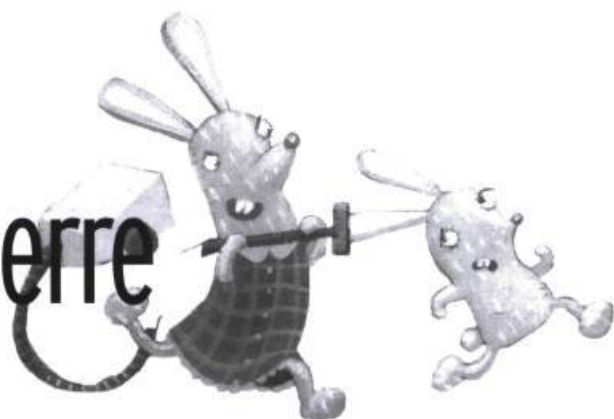
[Explore this journal](#)

Cite this review

L'Italien-Savard, I. (2005). Review of [Des petites guéguerres à la Grande guerre]. *Québec français*, (136), 102–104.

Des petites quéguerres à la Grande guerre

>>> PAR ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD



PRÉSCOLAIRE : Plaisir doublé

Les trois livres retenus pour les tout petits ont en commun d'inviter l'enfant (et son lecteur adulte) à fournir un petit travail de découpage qui ajoute au plaisir de la lecture.

D'abord, *Les affreux parents d'Arthur*, publié aux Éditions 400coups dans la collection «les petits albums», initie les enfants à une certaine forme d'ironie. Comme le laisse deviner le titre, on y exagère les injures, menaces et chantages échangés entre adultes et enfants lors des conflits familiaux. Le texte d'Andrée-Anne Gratton, intelligent et bien conçu, présente d'entrée de jeu les parents d'Arthur le lapin comme de vrais tyrans qui menacent leur petit à la moindre occasion : «Mange tout ton repas, sinon tu seras privé de dîner pendant un mois» ou «Range-moi ce tas de ferraille, sinon je le transformerai en luge pour les rats». Les enfants à qui on lit le texte demeurent perplexes devant tant de méchanceté verbale, jusqu'à ce qu'Arthur se mette à répliquer sur le même ton. C'est alors une surenchère de menaces qui conduit le petit lapin et sa famille à une crise... puis à un dénouement heureux, qui contraste comiquement avec le début : «Mon lapin, si tu veux avoir plus de foin, faudra que tu me fasses... un gros câlin!» Ces injonctions en forme de «si» et de «sinon», souvent bien connues des enfants, sont ici servies avec cette monstrueuse exagération qui leur donne une drôlerie bienfaisante. Les dessins ingénieux aux couleurs vives de Catherine Lepage appuient également l'humour du livre en évitant de dramatiser les propos haineux échangés entre parents et enfants. Voilà donc une bien belle façon de se rappeler (ici j'inclus bien sûr petits et grands) la portée insoupçonnée de nos paroles, mais aussi la puérilité de tous nos petits chantages quotidiens.

Plus simple, l'album *Je suis Louna et je n'ai peur de rien*, chez Québec Amérique jeunesse, se construit à partir d'un vieux procédé toujours efficace, celui d'illustrer le texte en lui attribuant deux interprétations. Ici, Louna, la petite héroïne de Bertrand Gauthier, se projette dans toutes sortes de situations périlleu-



ses où elle est brave et audacieuse : la grande image de droite la montre affrontant dragons, loups et ours, alors que celle de gauche, plus petite, lui fait écho avec un cactus, un chien et un ours en peluche. Ainsi le texte, scandé en une douzaine de courtes comptines qui répètent le grand courage de Louna, trouve surtout sa saveur dans les illustrations habiles, très vivantes, qu'en dégage Gérard Frischeteau. Avec son imagination débordante, comme celle de bien des enfants, Louna se crée un monde de pirates, de sorcières ou d'animaux sauvages qui lui permet d'exorciser ses peurs.

Le duo formé par Alain M. Bergeron (texte) et Sampar (illustrations), à qui l'on doit la drôle de collection documentaire «Savais-tu?» aux Éditions Michel Quintin, se permet une incursion du côté de l'album pour enfants avec *Par ici la sortie*, où l'on retrouve d'ailleurs l'humour de type bédé qui caractérise le tandem. C'est le dernier jour de la saison pour visiter le zoo de Kalamazoo et le vieux gardien doit redoubler d'attention en surveillant bien la sortie, que certains animaux voudraient franchir pour passer l'hiver au chaud dans des maisons. Mais les petites bêtes sont astucieuses et déjouent facilement la sympathique sentinelle, qui dit au revoir aux visiteurs sans remarquer tous les animaux dissimulés parmi eux. À chaque page, les enfants pourront s'amuser des astuces animales pour trouver le chemin de la sortie : le raton laveur se fait chapeau; l'ourson, sac à dos; le serpent, boyau d'arrosage et l'éléphant, chien guide! S'inspirant de l'univers de la bédé, le dessin de Sampar est un rien caricatural et multiplie les gags visuels (un peu à la manière de

Gotlib). Le texte aussi respecte le genre, en éliminant la narration pour ne garder que les commentaires du vieux gardien, sans pour autant les enfermer dans des phylactères. Peut-être cette façon de «raconter» est-elle un peu cavalière pour des enfants d'âge préscolaire, qui gardent le besoin d'un enrobage narratif plus solide. Quoi qu'il en soit, cette percée du duo promet bien du plaisir aux enfants.

6-8 ANS : Petits pas, grandes victoires

Le titre à lui seul fait sourire : *La vache qui lit*, et encore plus quand on l'associe à sa collection, «Ma petite vache a mal aux pattes», chez Soulières éditeur. L'histoire, pourtant, ne fait pas qu'amuser, elle donne aussi matière à réflexion, un peu comme ces fables du bon monsieur LaFontaine où les animaux reflètent nos travers. Dans ce craquant récit de Caroline Merola, une vache, Angélique, est affublée d'un bien vilain défaut : elle ment sans vergogne, pour se sortir d'embarras ou simplement pour se rendre intéressante. Ainsi la petite vache feint-elle de savoir lire en imitant parfaitement les gestes et la concentration qu'elle observe chaque soir chez son maître installé avec ses précieux livres. Angélique épate toute la basse-cour et bientôt on vient des villages voisins pour admirer cette vache exceptionnelle qui sait lire. Même le loup, au fond des bois, entend parler du phénomène. Flairant la supercherie, il propose en secret un marché à l'imposteur : ou elle le suit sans dire un mot, ou il révèle publiquement son mensonge. La pauvre Angélique trouvera le chemin de la vérité bien difficile! Écrite et illustrée par Caroline Merola, cette petite histoire

est tout à fait savoureuse, avec des personnages attachants qui servent gentiment aux enfants une morale sans prétention. Je ne peux cependant m'empêcher de signaler une erreur d'accord qui s'est glissée à la page 28 et, plus triste, qui se retrouve aussi en 4^e de couverture : « c'est une manie que les animaux ne sont pas sensés connaître ».

Un peu moins édifiant, mais tout aussi rigolo, *Victorine et la liste d'épicerie* d'Annie Langlois rappellera aux petits lecteurs une situation qu'ils connaissent pour la plupart assez bien, les fameuses courses au supermarché. Victorine, une espiègle héroïne qu'on avait aimée, il y a deux ans, dans l'album *Victorine et la pièce d'or*, doit accompagner son père à l'épicerie pour dénicher tous les ingrédients nécessaires à la confection du souper exotique qu'a prévu sa mère. Mais, comme c'est samedi matin et que Victorine ne veut rien manquer de ses dessins animés, elle prend la direction des opérations et remplit sa mission à toute vapeur. Avec l'aide d'un perroquet en peluche ramassé au coin des aubaines et sous l'œil effaré du commis d'épicerie, la fillette dévale les allées en s'amusant et rapporte tous les items de la liste à son père, resté tout ce temps songeur devant l'étalage de conserves à la recherche de bambou. Les petites gaffes de Victorine, sa conduite intempestive du chariot d'épicerie, ses conversations enjouées avec son perroquet font d'elle une héroïne proche des enfants, coquine et inventive.

Enfin, dans un registre plus grave et avec une sensibilité toute en retenue, Charlotte Gingras évoque, dans *Les perdus magnifiques*, le thème de la séparation ou même, ici, du deuil, puisque la mère du petit Félix est bel et bien partie pour ne plus revenir. Malgré un nouveau compagnon de jeu, un épagneul que lui a offert son père, l'enfant s'enferme dans sa tristesse et revit, dans ses jeux solitaires, le drame qui brise sa famille. Dans son carré de sable, il orchestre des mises en scène où interagissent une reine nichée dans sa tour, un chevalier à l'épée cassée et un petit lutin. Ces jeux de rôle cathartiques et l'attachement à son chien Perdu aident peu à peu Félix à exorciser sa peine et

celle de son père, jusqu'à ce qu'à nouveau les sourires reviennent.

9-11 ANS : De l'autre côté du monde

Lucia Flores propose une petite série vraiment captivante pour les jeunes qui s'interrogent sur l'au-delà. Et contrairement à la pléthore de romans frissons qui cherchent à faire peur ou tombent dans les clichés à sensation, les deux tomes de *L'école de l'au-delà*, *L'Entre-deux* et *Le réveil*, abordent cet univers mystérieux de façon originale, sans fantômes ni zombies, mais avec, plutôt, beaucoup d'analogies avec le monde réel. Dans le premier tome, Wallace Grondin, le jeune héros de 9 ans, reçoit une invitation pour participer à la journée portes ouvertes de l'école de l'au-delà. Un autobus vient le chercher tôt le matin pour l'amener à Infiniville, avec deux autres jeunes qui ont répondu à l'invitation. Là-bas, Wallace partagera la journée des élèves de l'au-delà, un monde parallèle où les Éternels continuent de « vivre » selon une structure sociale qui ressemble à s'y méprendre au mode de vie des vivants. Pendant son passage à Infiniville, Wallace fait la rencontre de son grand-père, à qui il doit d'ailleurs son prénom, et d'une Entre-deux, Sidonie, qui l'attire avec ses mystérieux yeux noirs. Le second tome est justement centré sur le personnage de Sidonie, qui n'appartient ni au monde des vivants ni à celui des Éternels, puisqu'elle repose dans un coma profond. Revenu d'Infiniville, Wallace vient en aide à cette amie, à qui il a fait une promesse dans l'au-delà. À force de persévérance et d'ingéniosité, il parviendra même à la faire revenir du côté des vivants. Lucia Flores crée un univers fascinant, inventif, sans pour autant recourir gratuitement aux effets sulfureux. L'accent est plutôt mis sur les personnages, sur le thème de la mort ou de la perte, mais dans un registre assez léger, qui mise sur l'espoir. En fait, cette mini-série plaira sûrement aux enfants, nombreux, qui se questionnent sur la vie après la mort. Au lieu de proposer une représentation angoissante et mystérieuse de l'au-delà, l'auteure leur en offre une version simple, et même reconfortante.

Comme le héros précédent, le jeune Thomas, du roman *Derrière le mur* de Camille Bouchard, démystifie l'inconnu en l'affrontant. Pour lui, le mystère réside dans le boisé du quartier, derrière un mur de briques qui entoure une propriété autour de laquelle circulent toutes sortes de rumeurs peu rassurantes et d'où s'échappent des bruits et cris effrayants. Thomas se trouve un jour forcé de traverser de l'autre côté du mur en grim pant aux arbres : Fournier et sa bande ont lancé dans l'enceinte interdite le précieux ballon de soccer que Thomas devait apporter pour avoir le droit de participer à la partie des grands. Derrière le mur, c'est d'abord Claudio qui l'accueille, obsédé par l'heure à sa montre ; puis Jonas, qui pêche sans hameçon ; Amédée, le policier armé d'un tue-mouches ; et bientôt l'énorme Gargantua ; et Noëlla, et Angéline. Cette faune désordonnée, aux allures excentriques, se rallie avec dévouement à la cause de Thomas. Non seulement retrouve-t-on le ballon perdu, mais encore les nouveaux amis veulent-ils franchir le mur eux aussi pour aller avec Thomas jusqu'au terrain de soccer où ils pourront l'aider à justifier son retard. C'est une équipe d'ambulanciers qui



viendra quérir les « évadés », qui disputent une partie de soccer débridée avec leurs nouveaux amis. Le thème de la différence (et non pas de la folie, mot qui n'est jamais employé dans le texte) est ici exploité intelligemment par Bouchard, qui sait construire un récit bien équilibré et des dialogues vivants. De façon amusante, le lecteur est confronté à la nature relative de la « normalité » et prend conscience que légendes et rumeurs ne servent souvent qu'à masquer une peur de l'inconnu.

12 ANS ET PLUS: D'hier à toujours

Deux époques, deux cultures, deux voix sauront faire voyager les lecteurs plus vieux dans des contrées lointaines, mais qui pourront leur sembler proches tant les émotions des héros y sont bien communiquées.

Les sculpteurs de rêves (titre un peu romantique qui ne rend pas compte de la richesse du roman) nous vient de Terre-Neuve, de l'auteur Joan Clark, à qui il a d'ailleurs valu le Prix du livre M. Christie en 1995 et le Prix Geoffrey Bilson de la fiction historique pour les jeunes. Inspirée par sa contrée et son histoire, la romancière évoque avec brio les relations entre Vikings et Amérindiens sur les côtes de Terre-Neuve au XI^e siècle. Le roman raconte l'histoire de Thrand, un jeune Groenlandais kidnappé par une tribu amérindienne, les Osweet de la nation des Béothuks, qui désire « remplacer » un fils du même âge abattu sauvagement par les hommes blancs. Longtemps farouchement fermé à ces ravisseurs dont il observe les coutumes avec mépris et méfiance, le jeune homme apprend peu à peu à vivre avec eux, à les respecter et même, non sans déchirement et hésitation, à devenir un des leurs. Certes, la trame romanesque ne paraît pas nouvelle, qui rappelle notamment le célèbre *Il danse avec les loups*. Ce qui rend ici la lecture tout à fait captivante, c'est, d'abord, le caractère ethnographique du ré-

cit, qui reconstitue, avec une grande richesse d'évocation, les mœurs des Groenlandais du XI^e siècle et celles de leurs vis-à-vis, les tribus amérindiennes du nord de Terre-Neuve. Le lecteur a ainsi accès à deux grandes civilisations et même à une géographie, qu'on a peu souvent racontées. L'attrait secondaire, mais tout de même fort intéressant, réside dans un certain renouvellement du « mythe du bon sauvage », ici représenté par la transformation du héros groenlandais, qui perçoit la cruauté et l'égoïsme de son peuple au contact des valeurs naturelles et pacifiques de sa communauté d'adoption. Cette lente prise de conscience de Thrand devant la barbarie des peuples du Nord qui perturbent l'harmonie des tribus amérindiennes rappelle, en creux, le sort réservé aux Premières Nations du continent devant l'invasion occidentale quelques siècles plus tard. Raconté à la première personne, le récit de Clark, bien qu'il regorge d'informations sur les nations dont on décrit les mœurs, sait aussi exprimer magnifiquement la progression psychologique du héros, qui s'interroge sur son identité, passant de Thrand-le-Groenlandais à Wobee-le-peau-rouge.

Autres temps, autres mœurs; même cruauté, même solitude du héros. L'auteur anglais Michael Morpurgo offre un voyage au début du siècle, dans l'univers infernal de la Première Guerre mondiale, avec son roman *Soldat Peaceful*, traduit en français chez Gallimard jeunesse. En fait, ce poignant récit brosse un portrait beaucoup plus vaste que celui de la Grande Guerre en évoquant toute une vie, celle de Tommy Peaceful, soldat d'à peine 17 ans, qui attend l'aube et son peloton d'exécution en se remémorant sa courte existence. Avant donc d'entrer dans les souvenirs plus douloureux associés à cette guerre dans laquelle il s'est enrôlé pour se prouver qu'il n'est pas lâche et aussi pour suivre son frère

ainé qu'il idolâtre, « Tommo » se rappelle son enfance dans un petit village anglais, contrôlé par un notable autoritaire qui tient la famille Peaceful sous son joug. Le soldat évoque les jeux avec ses frères, les promenades avec Molly, une voisine dont il est amoureux, la dignité des siens malgré la misère. Cette puissante récréation des jeunes années sur lesquelles le narrateur se penche avec nostalgie et qui occupe près des deux tiers du récit rend d'autant plus brutale la plongée au cœur de la guerre, où le héros se sent perdu, loin des siens, incrédule devant les dangers, inconscient de leur portée. Ce roman de Morpurgo est absolument superbe. D'abord, la construction narrative donne beaucoup de force à l'ensemble: la voix du soldat Peaceful entrecoupant ses souvenirs pour scander les heures de cette nuit de sursis, se forçant à ne rien oublier malgré l'urgence, rend plus vive la récréation du passé, plus déchirante sa perte. Mais surtout, Morpurgo excelle dans l'art de prêter vie à ses personnages et à tout un petit village en suggérant, par des détails pittoresques, par des notations sensorielles, par des situations significatives, toute la grandeur et la beauté de l'existence humaine dans ce qu'elle a d'intime et de quotidien. Les souvenirs de « Tommo » deviennent ceux du lecteur. Il s'agit là d'un roman magistral sur la guerre, qui fait saisir la pire de ses atrocités, celle d'anéantir des milliers d'existences aux joies et aux peines modestes, mais précieuses par leur caractère unique.



>>> BIBLIOGRAPHIE

Précolaire

Les affreux parents d'Arthur. Texte d'Andrée-Anne Gratton. Illustrations de Catherine Lepage, Montréal, Les 400 coups, 2004, coll. « Les petits albums », 28 p.
Je suis Louna et je n'ai peur de rien. Texte de Bertrand Gauthier. Illustrations de Gérard Frischeteau, Montréal, Québec Amérique jeunesse, 2004, 31 p.
Par ici la sortie. Texte d'Alain M. Bergeron. Illustrations de Sampar, Waterloo, Éditions Michel Quintin, 29 p.

6-8 ans

La vache qui lit. Texte et illustrations de Caroline Merola, Saint-Lambert, Soulières éditeur, coll. « Ma petite vache a mal aux pattes », 55 p.
Victorine et la liste d'épicerie. Texte d'Annie Langlois. Illustrations de Steve Beshwaty, Montréal, 2004, coll. « Mon roman », 56 p.
Les perdus magnifiques. Texte de Charlotte Gingras. Illustrations de Geneviève Côté, Saint-Lambert, Dominique et compagnie, 2004, coll. « Roman vert », 74 p.

9-11 ans

L'école de l'Au-delà. (tome 1: *L'Entre-deux* et tome 2: *Le réveil*). Lucia Flores, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, coll. « Caméléon », 110 p. (tome 1) et 93 p. (tome 2).
Derrière le mur. Camille Bouchard, Saint-Lambert, Dominique et compagnie, 2004, coll. « Roman bleu », 123 p.

12 ans et plus

Les sculpteurs de rêves. Joan Clark. Traduit de l'anglais par Catherine Germain, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 2004, coll. « Deux solitudes », 264 p.
Soldat Peaceful. Michael Morpurgo. Traduit de l'anglais par Diane Ménard, Paris, Gallimard jeunesse, 2004, 186 p.